



LA BONNE PAROLE

Sommaire

Entre nous:
 Le patriotisme à l'Ecole de Jeanne d'Arc
Marie-J. Gérin-Lajoie.

Chronique des Œuvres.
 Le féminisme chrétien: Sermon prononcé à la
 messe de la Fédération..... *Abbé A. Curotte.*
 Madeleine de Chauvigny de la Peltrie
Marie-Claire Daveluy.

Les Etoiles *Benoist de Cistel.*
 Les lilas vont fleurir..... *Andrée Jarret.*
 La cuisine de Marion
 Pour le Foyer
 La page de la Mère *Abbé Courbe.*
 En lisant une vie de saint
Abbé Joseph-G. Gélinas.

Le Coin du Travail
 L'Homme heureux par son métier
 Les Cercles d'études
 Rapport du Comité Central
Georgette Le Moyne.



LA BONNE PAROLE

REVUE MENSUELLE

Ce qu'elle est :

- 1^{re} LIEN qui sert à unir d'esprit et de cœur les Canadiennes-françaises ;
- 2^e FOYER d'où rayonne sur tous les domaines de l'activité féminine lumière et chaleur ;
- 3^e CENTRE où se rencontrent les bonnes volontés désireuses de se dévouer avec plus d'efficacité aux œuvres nationales ;
- 4^e MOYEN de propagande pour la diffusion des principes catholiques d'action sociale ;
- 5^e ORGANE indispensable à l'œuvre de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, d'abord auprès des diverses associations qui la composent et des comités par lesquels elle agit ; puis auprès des œuvres nationales étrangères qui font comme nous partie de l'Union Internationale des Ligues Catholiques féminines.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Canada et Etats-Unis..... \$1.00 par an.
Union postale..... \$1.30 par an.

Un *escompte* de 50% est accordé aux membres des associations professionnelles, des Fédérations paroissiales et des communautés religieuses.

Tous les abonnements sont payables à l'avance en janvier et doivent être envoyés au

Secrétariat de la F. N. St.-J.-B.

Chambre 3, Monument National.

Boul. St-Laurent, Montréal.

Heures de Bureau : 9 a. m., à 1 p. m. Tel. Main 7122

TOUTE PERSONNE

peut concourir à l'œuvre de la
"Bonne Parole:"

1. En s'y abonnant ;
2. En lui procurant de nouveaux abonnés ;
3. En la faisant lire ;
4. En lui apportant une collaboration littéraire ;
5. En sollicitant des annonces à son intention.

La Fédération Nationale St-Jean-Baptiste

Fut fondée en 1907 et incorporée en 1912 pour grouper toutes les associations féminines canadiennes-françaises catholiques en vue d'une action commune dans les questions d'intérêt général.

Aumônier: Sa Grandeur Monseigneur Bruchési

Présidentes d'honneur: Lady Gouin
M^{me} L.-F. Béique

Bureau de direction: Prés.: M^{me} H. Gérin-Lajoie; vice-prés.: M^{me} T. Bruncau; Sec.: M^{lle} G. LeMoine; Trésorières: M^{me} Choquet et M^{lle} M.-R. Boulais. Membres: M^{mes} Eug. Desmarais, D.-N. Germain, A. Terroux; M^{lles} M. Auclair, M.-C. Davelu, M.-J. Gérin-Lajoie, Lalime, S. Renaud, Boissonneault.

SOCIÉTÉS FÉDÉRÉES

Les dames patronnesses des œuvres suivantes:

Inst. des Sourdes-Muettes
Crèche de la Miséricorde
Nazareth
Hôpital Nore-Dame
Hôpital Ste-Justine
Hôpital St-Joseph
La Providence et
Les Incurables

Fédérations paroissiales de:

T. S. Nom de Jésus,
Maisonneuve.

Saint-Henri
Saint-Vincent-de-Paul
La Nativité d'Hochelaga
Saint-Arsène
Immaculée Conception
Saint-Pierre
St-J.-Baptiste de la Salle
Ste-Philomène de Rosemont

Sacré-Cœur
Sainte-Hélène
Sainte-Clotilde
N.-D. du Perpétuel Secours
Ville Emard.
Saint-Stanislas de Kostka

Le Foyer
Les écoles ménagères
Cercle d'études N.-Dame
" des Fermières de la province de Québec
La Fédération des Cercles d'Études des Canadiennes françaises.

Association des:

Institutrices catholiques
emp. de manufacture
emp. de magasins
emp. de bureau
femmes d'affaires

L'Assistance maternelle

PRINCIPALES ŒUVRES ACCOMPLIES PAR LA FÉDÉRATION ET SES FILIALES.

Fondation des Associations professionnelles
Fondation des Fédérations paroissiales
Etablissement de Caisse de Secours
Etablissement de Cours d'Enseignement Ménager
Comité de lutte contre l'alcoolisme
Amendements à la loi des licences
Législation en faveur des Institutrices et des employées de bureau
Comité des questions domestique
Comité de lutte contre la mortalité infantile
Fondation de "Gouttes de Lait"
Participation aux expositions pour le bien-être de l'enfance
Comité de lingerie d'autel et décoration d'église lors du Congrès Eucharistique
Pèlerinage à Lourdes et à Rome
Affiliation à l'Union Internationale des Ligues catholiques féminines
Fondation de la Bonne Parole
Comité du "Denier National"
Comité des questions civiques
Comité de la Croix Rouge
Comité du Fonds Patriotique
Comité de l'Assistance par le travail
Comité permanent d'étude.

N. B. — On peut devenir membre de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste en s'inscrivant à son secrétariat: Ch. 3, Monument National.

Chaque œuvre par son affiliation à la Fédération, fortifie et étend son influence particulière.

ENTRE NOUS

LE PATRIOTISME A L'ECOLE DE JEANNE-D'ARC.

Nous célébrerons le 24 juin notre fête nationale. Les manifestations du patriotisme ont quelques choses de poignant à cette époque où les patries sont si profondément ébranlées par les révolutions et les guerres successives. Cette année cependant, une radieuse figure illuminera les foules avides d'idéal en dépit de toutes les basses convoitises qui les agitent parfois: Jeanne-d'Arc, celle qui fut par excellence la patriote vient d'être canonisée, avec une sollicitude attendrie, l'Eglise confirme, au milieu du désarroi des doctrines, ce qu'il y a en nous de légitimes aspirations patriotiques.

De quelle mystérieuse source a donc jailli ce patriotisme qui s'allie si intimement à la sainteté de Jeanne?

Le patriotisme conserverait-il encore ce caractère sacré que l'antiquité lui attribuait? Faut-il assimiler même à la cause de Dieu, la cause d'un peuple? L'on a trop justement aperçu la fausseté d'une telle prétention qui subordonne la volonté divine à tous les orgueils, à toutes les fantaisies humaines. Il n'en reste pas moins que le patriotisme revêt en quelque sorte un caractère sacré. Car si les peuples doivent être les instruments de l'ordre providentiel dans le monde, ils ont tous autant que des aptitudes et un rôle naturel qui leur soient propres, une vocation surnaturelle à suivre. Chaque peuple a le droit et le devoir de vivre pour y être fidèle. Et l'on comprend que la carrière patriotique d'une Jeanne d'Arc se hausse au rang d'une mission divine. Elle l'a d'ailleurs remplie avec une telle perfection que son exemple éclaire le patriotisme de tous les temps.

Le patriotisme, il ne doit pas être un sentiment de haine contre le voisin. Oh! sans doute à certains moments, il devient combatif et terrible aux ennemis, mais le christianisme l'a tout pétri d'amour: il est avant tout une volonté de faire son devoir, tout son devoir national.

Un orateur français a même très spirituellement fait remarqué qu'il est fait d'amour de l'ennemi quand il réduit celui-ci à l'accomplissement de sa propre mission en l'empêchant d'empiéter sur le terrain d'autrui!

Le vrai patriotisme, le seul chrétien, celui que l'Eglise auréole dans la personne de Jeanne d'Arc, c'est le patriotisme juste et bienfaisant qui est non pour le bien et la prospérité exclusive d'une patrie, mais pour le bien et la prospérité de toutes les patries sœurs. Jeanne n'eut pas été canonisée si elle n'eut été une nouvelle incarnation de la charité du Christ pour les hommes. La charité est la marque des chrétiens: "A ce signe on vous reconnaîtra". Elle l'est à plus forte raison de tous les saints. Et si Dieu a exalté jusque sur ses autels le patriotisme, et s'il l'a fait tel dans un cœur de femme, n'est-ce pas précisément pour mieux nous pénétrer de son véritable sens?

A l'école de Jeanne d'Arc, apprenons à aimer la Patrie. Pour l'aimer mieux, apprenons, comme Jeanne à la connaître.

Mlle Daveluy écrivait récemment dans un bel article de la Revue Nationale: "Jeanne eut comme nulle au-

tre en son siècle la claire vision des réalités douloureuses de son pays" Notre histoire doit être aussi pour nous une vivante réalité! Et le drame du présent qui sera demain l'Histoire, doit se jouer douloureux ou glorieux en chacun de nos cœurs. Ce n'est pas assez que nous prêtres un œil distrait aux nouvelles des journaux qui nous révèlent les aspirations et les souffrances du peuple. il faut nous rendre capables d'apprendre la gravité des dangers qui menacent les nôtres; il faut savoir discerner la nature des tendances si diverses qui donnent l'impulsion dans la voie des transformations sociales. D'ailleurs continue le même auteur, la "bergette" n'était-elle pas l'élève émerveillée de "ses voix"? Quels renseignements elle en recevait! De Saint Michel, l'archange vainqueur des premières intelligences rebelles, qui veillait sans doute sur les belles facultés compréhensives de Jeanne! De Sainte Catherine, la vierge philosophe qui dut lui façonner un cœur sage, et impénétrable à tous les sophismes!"

La docilité à cette préparation intérieure, intellectuelle, a conditionné en quelque sorte l'activité de la Pucelle: "Et parce que Jeanne comprit ainsi, avec une fulgurante lucidité, le pourquoi de sa pitié pour la France. lit-on dans le même article que je me plais à citer, elle devint, comme nulle autre de son siècle, un être épris d'action, d'action immédiate et décisive."

Or, ce que l'intervention surnaturelle accomplit dans une âme d'élite pour rendre plus efficace son patriotisme, n'est-ce pas une indication pour nous d'acquiescer par l'étude et par l'effort raisonné la préparation nécessaire à l'action?

Car aimer sa patrie, c'est la servir. Le lot de la plupart des femmes sera toujours de la servir d'abord par l'accomplissement des obscurs devoirs domestiques. Mais ceux-ci se font chaque jour plus complexes. Quel courage parfois ne demandent-ils pas? Apportons-y des cœurs généreux! Jeanne filant au seuil de la chaumière de Domrémy ou gardant les moutons dans les champs le fit au rythme du même cœur qui battit plus tard sous l'armure invincible des chevaliers.

Et puis quand le service de la patrie exige l'action imprévue, sachons répondre à son appel. Faut-il reculer devant la nouveauté d'un geste quand le bien en est l'enjeu? Qu'une femme brandisse une épée et chevauche à travers la France c'est assurément un aspect insolite de son activité. Mais qui osera maintenant condamner sa témérité? Ce n'est certes pas nous, canadiennes qui nous glorifions d'une Madeleine de Verchères!

A notre époque de rapide transformation dans tous les domaines de l'activité et surtout de l'activité féminine, cet hommage de l'Eglise à une sainte guerrière n'est pas sans signification: il nous indique que le zèle inspiré par la charité peut littéralement "jouer tous les personnages."

Et si parfois dans la mêlée des œuvres sociales qui réclament désormais des dévouements féminins, nous nous prenons à regretter la douce oisiveté de l'insouciance et les jours où nos préoccupations se bornaient au bien-être d'un petit nid coquet, regardons monter en nos

cœurs son appel vibrant au sacrifice. C'est nous faire illusion que de prétendre servir nos frères et nos compatriotes sans qu'il nous en coûte. Mlle Daveluy, a, de main de maître, mis en relief cette caractéristique des vrais serviteurs de l'humanité, l'esprit de sacrifice. Nous le reconnaissons, dit-elle, rien de grand, ne se fait dans le monde, si l'immolation, le don de soi ne se trouve à la base du but poursuivi.... La culture intensive du sacrifice, voilà la pierre de touche des amis de Dieu. Et c'est ce qui donne à leur vie une merveilleuse fécondité sociale. Oui, que ce soit la prière continue d'une moniale, captive volontaire au fond d'un cloître, que ce soit les courses sans fin d'une sœur de charité, au large sourire, que ce soit enfin la mission extraordinaire de quelques saintes tenant entre leurs mains telle que Jeanne d'Arc, le salut d'un peuple, telle que Catherine de Sienne, le salut même de la chrétienté, tous ces actes, toutes ces existences ont été féconds, parce qu'ils ont contenu le sacrifice le plus complet, le plus généreux, le plus volontaire de l'humaine personnalité en Dieu."

O Sainte Jeanne d'Arc, donnez à notre patrie des femmes qui l'aiment d'un amour éclairé et qui aient jusqu'au bout le courage de leur amour.

Marie J-Gérin-Lajoie.

Chronique des Oeuvres

L'association des institutrices tenait le dernier vendredi de mai sa séance annuelle.

Nous sommes heureuses de reproduire l'allocution de la présidente, Mlle Lalime, qui décrit l'œuvre accomplie par l'association qu'elle dirige avec talent.

Monsieur le Chapelain,
Messieurs les abbés,
Mes révérendes sœurs,
Mesdames,

J'ai, cette année encore, le très grand plaisir de vous souhaiter à tous la plus cordiale, la plus sincère bienvenue. Au nom de l'Association je vous remercie, Mesdames et Messieurs, de nous prouver votre estime et votre amitié par votre présence au milieu de nous. Quant à vous, chères institutrices, vous êtes chez vous à cette assemblée à laquelle vous assistez si nombreuses. L'association constate avec bonheur et fierté, que votre nombre va sans cesse grandissant. Vous venez à l'association, mes chères amies, parce que vous la connaissez et vous l'aimez, vous avez raison; il est cependant des nouvelles venues qui seraient heureuses, je crois, de savoir quand cette association a été fondée, pourquoi elle l'a été et ce qu'elle a fait. Je vais le leur dire en peu de mots.

L'association fut fondée en 1907, à l'instigation de Mme Gérin-Lajoie, lorsque de concert avec Mme Béïque, elle décida de grouper les Canadiennes-Françaises de toutes les conditions dans une société nationale féminine. C'est donc à la Fédération nationale St-J.-B. que l'association des institutrices catholiques doit son existence.

Réunir les institutrices en une société n'était pas une mince affaire, car en 1907, nous n'étions pas dans les

mêmes conditions qu'aujourd'hui. Il n'y avait alors que des écoles libres, subventionnées, sous la dépendance exclusive de directrices ayant tout pouvoir sur leurs maîtresses. Les commissaires en connaissaient peu les directrices et ne savaient pas même comment fonctionnaient les écoles. Les institutrices faisaient donc un geste hardi en se groupant en association, mais les circonstances prouvèrent qu'elles étaient bien inspirées.

Après la première assemblée convoquée par Mme Gérin-Lajoie, deux institutrices, Mlles Béland et Viger, furent déléguées auprès de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque pour savoir ce qu'il pensait d'une telle association. Mgr approuva cette idée et à leur demande leur donna, comme Chapelain, M. l'abbé Perrier, alors visiteur des écoles. Guidée par ce prêtre éclairé, dont nous gardons toutes un si excellent souvenir, l'association s'établit sur des bases très solides. Une constitution, dont chaque article fut étudié avec beaucoup de soin, fut votée à l'unanimité; ces règlements furent soumis à Mgr Bruchési qui les approuva et les bénit. Et puis nous avons marché.

L'association se proposait trois buts: encourager ses membres à la pratique de la religion, les perfectionner dans l'art de l'enseignement, améliorer leur condition sociale. Elle peut se rendre le témoignage d'avoir bien rempli son programme.

Nos chapelains, M. l'abbé Perrier d'abord, dont j'ai loué le zèle, il y a un instant, M. l'abbé Dubois non moins attentif à tous nos intérêts et puis les prédicateurs à nos messes annuelles, nous ont tous donné cet enseignement religieux dont plus que tout autre nous sentons le besoin.

Des maîtres en pédagogie, en littérature, en histoire, en science sont venus chez nous; ils nous ont fait part de leurs connaissances variées. Nous en avons tiré le plus grand profit et nous nous sommes perfectionnées dans l'enseignement.

Pour améliorer notre condition sociale, qu'est-ce que l'association a bien pu faire? Il y paraît si peu, vous allez voir qu'elle a d'assez bonne action à son actif. Deux ans après sa fondation, en 1909, les institutrices décidèrent de faire amender la loi du fond de pension qui était loin de leur être favorable comme vous en jugerez. Elle demandèrent à M. Perreault, le délégué catholique de Montréal, au fond de pension, la permission de présenter à cette fin, une requête à la législature. M. Perreault consentit avec infiniment de bonne grâce, à les aider de toute son expérience. Par son entremise, Mlle Béland et Mme Mackey-Wolf déléguées de l'association se présentèrent à différentes reprises devant Sir Lomer Gouin pour expliquer leur demande. Elles se rendirent même à Québec, au Parlement, où elles plaidèrent leur cause devant le conseil des Ministres. Et voici ce qu'elles obtinrent: Elles firent d'abord augmenter le minimum: il était alors de \$15. à \$20., il fut porté à \$75. Quant au maximum il ne pouvait alors dépasser \$210., après 35 ans d'enseignement, et il fallait posséder un diplôme académique pour le toucher.

Depuis cette date, la pension de retraite des femmes est calculée comme celle des hommes: nous sommes sur ce point sur un pied d'égalité avec eux; oui, Mesdames, sur un pied d'égalité. Chose assez rare pour que nous en félicitions l'association à qui nous le devons.

De plus, la législature provinciale augmente de \$7000. l'allocation annuelle des fonds de retraite. Ce qui permet d'élever de 50 pour cent toutes les pensions

de nos institutrices. Depuis 1907, la condition des institutrices a bien changé: les écoles se sont agrandies, le traitement des institutrices a quadruplé. Mais ce salaire suffisant en 1910, ne l'était plus en 1915 et l'association s'est adressée à différentes reprises à la commission scolaire pour les faire relever.

C'est encore l'association avec l'assentiment de M. l'abbé Dubois, qui depuis trois ou quatre ans obtint des religieuses que les institutrices enseignant dans leurs maisons assistent à nos séances du mois de mai. Les bonnes sœurs toujours complaisantes se sont rendues à notre demande avec la plus grande amabilité, malgré les dérangements qu'elles en éprouvent.

Nous tenons toujours nos réunions à l'académie Marchand. Savez-vous pourquoi?? Au début de l'association, nos écoles trop petites ne pouvaient nous recevoir toutes à la fois, aussi nous nous assemblions tantôt aux écoles ménagères, tantôt au Monument National. Nous étions très bien accueillies, mais nous ne nous sentions pas chez nous. Aussi en 1910 lorsque l'académie Marchand fut transportée de son local trop étroit de la rue St-Hubert, dans le bel édifice que vous admirez aujourd'hui, nous avons toutes jeté un cri de joie, et nous avons décidé de toujours nous réunir ici, dans la première école laïque de filles. Les garçons avaient bien depuis longtemps de très belles écoles, mais les petites filles, point. Vous ne vous étonnez pas que l'Académie Marchand continue de nous recevoir dans ses murs: elle est la plus vieille école laïque féminine! Nous, femmes, il nous faut faire du sentiment un peu partout; autrement nous ne serions plus "nous", ce qui serait vraiment dommage.

Nos réunions ne sont pas fréquentes chaque année; elles peuvent se multiplier à la demande de la majorité mais les cours de pédagogie de l'Université nous donnent les connaissances que nous désirons acquérir, et puis, nous avons tant à faire avec nos classes, que vraiment il nous reste peu de temps pour nos propres séances. Nous convoquons cependant des assemblées d'urgence, quand le besoin s'en fait sentir.

Le congé dont nous jouissons en mai, pour notre assemblée annuelle, nous le devons à la courtoisie de Mess. les Commissaires. Ils ont voulu nous donner ainsi leur pleine et entière approbation, et rendre notre journée d'études plus solennelle.

Voici un bref résumé de ce que l'association a accompli. Tout s'est fait sans grand bruit comme il convient à des institutrices sérieuses, dignes de leur mission. Souhaitons en terminant qu'elle vive toujours pour notre plus grand bien, notre belle association bénie par notre premier pasteur, Mgr l'Archevêque et approuvée par Messieurs les Commissaires. C'est d'ailleurs notre désir à toutes, je le sais, en même temps que celui de nos chefs. Et puis gardons toujours à la Fédération, la plus sincère gratitude, puisque nous lui devons la vie; il faut aimer et respecter l'auteur de ses jours, c'est même un précepte divin!

BANQUE D'HOCHELAGA

Capital autorisé: \$10,000,000 — Capital versé et

Total de l'actif, \$42,500,000

Fonds de réserve: \$7,700,000

CONSEIL DE DIRECTION: J.-A. Vaillancourt, *Président*; Hon. F.-L. Béique, *Vice-Président*; A. Turcotte; E.-H. Lemay; Hon. J.-M. Wilson; A.-A. Larocque; A.-W. Bonner. — Beaudry Leman, *Gérant général*; F.-G. Leduc, *Gérant du bureau principal*; Yvon Lamarre, *Inspecteur*; J.-C. Thivierge, *Contrôleur*.

Toute personne peut ouvrir un compte à notre département d'épargne, avec un dépôt de \$1. Nous accordons l'intérêt au plus haut taux courant à tous les dépôts d'épargne.

Le Féminisme Chrétien

Sermon prononcé à la Chapelle de Notre-Dame de Lourdes, le 2 mai 1920.

"Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur?"

"Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désire-je, si ce n'est qu'il s'allume?"

Luc XII, 49.

Mesdames,

Mesdemoiselles,

C'est, au pied de la Croix, qu'a pris naissance l'incendie qui devait embraser le monde, et, c'est à l'Autel du sacrifice eucharistique, prolongement de celui du Calvaire, que viennent s'enflammer ceux et celles, que Dieu a choisis, pour communiquer de ce feu à la fois divin et humain.

Ceci explique pourquoi vous placez la Messe au début de votre fête annuelle, et pourquoi vous demandez au prêtre, le sacrificateur officiel, de vous rappeler et de vous expliquer le but de votre belle association, et les moyens de l'atteindre plus sûrement.

Je suis convaincu, Mesdames et Mesdemoiselles, que le mot "féminisme" renferme une équivoque, et que celle-ci donne lieu à un malentendu regrettable. Le féminisme chrétien, à mon humble avis, c'est l'exercice de la charité par la femme, dont l'activité bienfaisante déborde les limites du foyer domestique, charité qui prend toutes les formes, suggérées et imposées par les nécessités sociales contemporaines. La thèse féministe ainsi énoncée ne rencontrera jamais de contradicteur sérieux, en particulier, du côté de l'Eglise.

C'est, tout d'abord, vous en êtes bien convaincues, Mesdames et Mesdemoiselles, au sein du royaume familial, que la femme chrétienne doit fournir cette somme de travail, d'industrie, de dévouement, tant appréciée, par nos Saints Livres, tout particulièrement, dans la description de la femme forte difficile à trouver. Au témoignage de Saint Paul, la pratique des vertus domestiques, qui sont, l'obéissance à l'autorité maritale, le don de soi-même par la procréation et l'éducation des enfants, le soin de son intérieur de maison, la grâce de l'hospitalité, élève l'épouse et la mère jusqu'à la hauteur de la sainteté héroïque. Ecoutez ce langage énergique, qui n'a rien perdu de son actualité: "Je ne permets pas à la femme de prendre autorité sur l'homme... Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le Seigneur... La femme sera sauvée en devenant mère... Je veux que les jeunes veuves se marient, qu'elles aient des enfants, qu'elles gouvernent leur maison... Que la femme ait réputation d'avoir élevé ses enfants, exercé l'hospitalité, lavé les pieds des saints, secouru les malheureux, entrepris toutes sortes de bonnes œuvres... La femme qui n'a pas soin des siens, surtout de ceux de sa famille, a renié sa foi, et est pire que l'infidèle". (Ep. de St Paul à Tim.)

Ce programme de vie intérieure va-t-il absorber, j'allais dire, épuiser toute l'activité des femmes chrétiennes? Pour quelques-unes, oui; pour d'autres, non; et, celles-ci ont la noble ambition d'apporter leur concours effectif à une œuvre, dont l'objectif immédiat est le bonheur de la collectivité. L'Eglise a inscrit au livre d'or de son histoire les noms de ces femmes admirables, transformées en apôtres, et qu'il est permis de saluer du titre de bienfaitrices de l'humanité. Me permettez-vous, Mesdames et Mesdemoiselles, de résumer l'histoire de leur apostolat

aux formes variées : le vôtre n'en est que la continuation toute logique.

Le bonheur social, obtenu par une collaboration intelligente et dévouée, est fait de biens multiples, qui en sont comme les parties intégrantes, et voyez un peu ce qu'ont fait nos femmes d'œuvre pour le diffuser dans le monde.

Le premier bien, dont jouit un peuple, c'est de la vie et de la santé. Aussi, a-t-on vu la femme chrétienne, ou restée vierge, ou ayant généreusement payé son tribut à la maternité, entreprendre la lutte contre la mortalité infantile, et prodiguer ses soins aux malades de toutes classes et de toutes conditions. Les anges des hôpitaux, et les gardes-malades à domicile ont écrit des pages émouvantes, qui mettent en relief une abnégation, dont seule la femme semble capable.

A ce premier bien s'ajoute celui de la fortune, partagé entre le riche et le pauvre. Aussi, pour que celui-ci ne souffre pas de cette inégalité sociale, a-t-on vu la femme chrétienne se faire la servante, la sœur, que dis-je? la mère des indigents, apporter de la lumière et de la chaleur dans l'obscur réduit, apaiser la faim et la soif, couvrir la nudité des membres préférés du Christ. Si ce n'était pas là de la pure vérité historique, on appellerait cela de la "légende dorée".

Le troisième bien de valeur sociale est celui de l'estime et de l'honneur, que se doivent les citoyens. Aussi, avec quel tact, et quelle délicatesse, la femme chrétienne s'est-elle ingénée à voiler discrètement la misère morale de celles, qui ont vécu l'heure de la faiblesse, qui ont connu les bas-fonds du vice et de la dégradation. La miséricorde féminine a mis, dans ses procédés, une pudeur, qui a étonné le monde.

Le quatrième bien, que réclame la société, est celui de la vérité : c'est le pain et l'eau, que promettait le Divin Maître, aux juifs dans la synagogue de Capharnaüm, et à la Samaritaine auprès du puits de Jacob. Aussi, de quelle pitié ne s'est pas émue la femme chrétienne, à la vue de ces affamés, à tous les âges de la vie, et avec quelle abondance ne leur a-t-elle pas distribué la nourriture intellectuelle. La religieuse, qui enseigne les éléments de la philosophie, et la maîtresse d'école qui fait épeler l'enfant sont de beaux types d'apôtres, qui rendent témoignage à la vérité éternelle, à la bonté morale et à la beauté idéale.

Le cinquième facteur de la félicité sociale c'est celui de la vertu, et de l'effort pour rendre un peuple meilleur. Or, nous pouvons affirmer, sans exagération, que dans ce champ d'action, la coopération de la femme chrétienne est restée insurpassée. Les œuvres de préservation, de conservation, aussi bien que celles du relèvement de la femme tombée, doivent leur succès à la puissance d'une vie exemplaire, et à l'efficacité d'un ministère quasi-sacerdotal, gloire impérissable du sexe faible.

Enfin, nous complétons cette énumération, par son couronnement, qui est le bien de la religion : sans lui, le bonheur individuel ou collectif reste une utopie décevante. Le Prêtre, chargé d'office, de resserrer les liens qui unissent l'homme à Dieu accomplit sa fonction sacrée par l'oblation du sacrifice, la prière publique, la prédication de la parole divine, l'administration des sacrements, la conduite des âmes. Aussi, quels auxiliaires désintéressés n'a-t-il pas trouvés, au cours des siècles, dans la femme de convictions religieuses, dans la femme de prière, dans la femme apôtre ! De bien des manières, s'est réalisée la prophétie de l'Apôtre : "L'homme infidèle a été sanctifié par la femme fidèle". Si maintenant, vous me deman-

dez, Mesdames et Mesdemoiselles, quelle est la part qui revient à votre Association, dans cette entreprise si étendue, de la charité sociale, je vous dirai que je ne crois pas que vous ayez jamais prétendu avoir inventé une chose inconnue, avoir créé, dans l'Eglise, un organisme nouveau. Votre mérite, votre très grand mérite, c'est d'avoir étudié, sur place, le problème des nécessités du jour, de chercher à le résoudre, d'une façon pratique, en tenant compte des circonstances de temps, de lieu, et de personnes ; d'avoir fait appel à toutes les bonnes volontés, de les avoir organisées méthodiquement, de les avoir unifiées est orientées, sous la direction des principes catholiques. Ainsi, à l'heure actuelle, vous constituez un bataillon délités, toujours prêt à voler au secours des misères, où au point de vue du bien-être intellectuel, moral et religieux.

Pour cette collaboration constante au bien-être social, vous avez droit, Mesdames et Mesdemoiselles, à la reconnaissance de votre pays et de l'Eglise : je ne connais pas de plus pur patriotisme et de meilleur esprit religieux, et c'est au nom des deux, que je vous félicite et vous remercie.

Enfin, je demande à Dieu, l'auteur de tout don, de bénir vos travaux, vos sacrifices, la dépense de vos forces, de vos énergies, et de vos talents ; je le prie de multiplier le nombre de celles, qui marcheront sur vos traces, et imiteront votre zèle ; qu'il mette dans vos esprits la noble pensée du devoir social, et dans leur cœur la flamme de la charité, allumée par le Christ. Amen.

L'abbé A. Curotte.

Madeleine de Chauvigny de la Peltrie.

Madame la présidente, (1)

Mesdames,

Il semble, dès que cède sous la pression de votre main, la porte de cette demeure, que les ombres captives du château vous ressaisissent. Légères, délicates, vaporeuses, elles vous entourent, vous pénètrent de leur esprit, et transforment votre vision. Sous le charme qui opère, vous glissez le long des pièces désertes, un peu de rêve voilant vos yeux, attentifs à d'invisibles présences, et percevant le mystérieux bruissement, des choses sauvées de l'oubli.

Nos frémissantes sensibilités subissent volontiers l'atmosphère de la vieille maison. Ce coup de baguette du temps, ce recul de plus de trois siècles d'histoire, plaisent à nos curiosités affinées. Ici, nous sommes prêtes à toutes les résurrections, à toutes les évocations harmonieuses. Notre esprit appelle les réminiscences. Notre cœur est conquis. C'est le moment psychologique.

Mesdames, en définissant votre état d'âme qui est également le mien, je désire tenter avec vous l'un de ces retours vers l'héroïque époque de notre histoire ; je souhaite surtout, que nous concentrions nos regards sur

(1) Conférence donnée au château de Ramsay, le 10 mai 1920, devant la Société des Antiquaires (Section féminine.)

l'un de ces pastels anciens, figures de grandes dames ou phyionomies de fins gentilshommes, si émouvants à contempler. C'est ici le lieu, nous l'avons reconnu, j'ajoute, Mesdames, l'heure est merveilleusement propice.

Car, le mois de mai pour Montréal, jadis Ville-Marie, c'est toujours le saisissant rappel de sa fondation, la vision de la petite troupe hardie conduite par M. de Maisonneuve et Jeanne Mance, débarquant sur nos rives à l'aube du 18 mai, plantant la croix devant l'épée nue et levée des gentilshommes, les femmes qui s'agenouillent, les cœurs qui brûlent sous l'audacieuse résolution d'y établir une colonie, "dût tous les arbres de l'île se changer en autant d'Iroquois".

Et comme nos yeux, rivés en ce jour sur l'hallucination magnifique, s'attachent à suivre les mouvements de ces êtres de choix. Nos lèvres se complaisent à chanter leurs noms, quant à nous, les femmes peut-être, surtout: Jeanne Mance, Madeleine de Chauvigny de la Peltrie, Charlotte Barré, Françoise Gadois, Isabeau Pannie, Marie Joly. Six femmes de stoïque et souriant courage, six femmes aux nobles cœurs et aux volontés claires.

Aujourd'hui, je m'attarde auprès de l'exquise dame que fut Madeleine de Chauvigny de la Peltrie. Se souvient-on que Madame de la Peltrie demeure la première visiteuse illustre que Montréal ait reçue? Sait-on qu'elle prolongeait son séjour à Ville-Marie, en 1642, près de deux ans, au chagrin profond de la Vénérable Marie de l'Incarnation et des Ursulines, trop entièrement conquise, Madame de la Peltrie, par le charme de Mlle Mance! Ainsi, vous le constatez, malgré l'insécurité des temps, le confort douteux, inquiétant même, offert aux visiteurs, Montréal dès 1642, exerce merveilleusement l'hospitalité.

En hôtes fidèles à de si courtoises traditions, nous devons à Madame de la Peltrie l'hommage de notre pensée, quelques mots de souvenir attendri, que je me reproche, certes, de ne pouvoir sertir ainsi que des pierres fines. Elle sera brève d'ailleurs, la biographie que je tracerai de l'héroïne. Mais au moins, s'il m'était donné d'y suppléer par un choix délicat des faits? Ils s'incrustent et brillent ces faits à travers les soixante-huit années d'existence de Madeleine de Chauvigny. J'y tâcherai, Mesdames, et votre bienveillance aura un sourire pour toute mes insuffisances.

En l'an 1603, naît à Alençon, dans la province de Normandie, au Seigneur de Vaubougon, M. de Chauvigny, une petite-fille, une seconde petite-fille, qui reçoit le nom de Madeleine. La famille de Chauvigny occupe un rang distingué parmi la noblesse normande, et la fortune qu'elle possède lui donne de l'éclat extérieur. Aussi, dès que l'âge du mariage, hâtif à cette époque, est venu, la gracieuse enfant de dix-sept ans, qui a peu de goût pour entrer en ménage, doit, malgré ses protestations, mettre sa main dans celle du chevalier Charles de Grivel, seigneur de la Peltrie. Ce chevaleresque époux, a le bon esprit de la quitter très tôt. Il meurt après cinq années d'union paisible. Il laisse à sa jeune femme une fortune qui vient décupler la sienne. Elle refera donc sa vie, la charmante Madeleine de Chauvigny. Hélas! le Seigneur de Vaubougon ne peut réussir à modifier ses idées à l'égard de l'avenir de sa fille. Avec de louables intentions, et pénétré de la conviction que hors du mariage point de bonheur pour les femmes, il se met à la recherche d'un second Chevalier. Mais voilà, Madeleine de Chauvigny a maintenant une certaine expérience, de l'initiative, et... elle est normande,

c'est-à-dire, ingénieuse et fine mouche. Pourquoi, tout en restant dans le vrai, n'essaiera-t-elle pas de déjouer l'âme pleine de bonne mais encombrante volonté, de Monsieur son père? Madeleine de Chauvigny est bien de ce pays où l'on dit avec beaucoup de bonne grâce et le plus agréable sourire: "Pour dire que ça va bien, ça ne va pas bien, pour dire que ça va mal, ça ne va pas mal". Personne, ne se compromet à parler ainsi, et les affaires, souvent, n'en marchent que mieux.

D'ailleurs, Madame de la Peltrie est résolue cette fois à poursuivre la mission que la Providence lui a confiée: Fonder à Québec un monastère de Sainte-Ursule, où elle ira vivre elle-même, se vouant à la conversion et à l'instruction des petites filles sauvages. C'est à la lecture des vivantes et pittoresques "Relations des Jésuites" que Madeleine de Chauvigny doit ce zèle, cette décision désormais inébranlable. Ah! quels livres austères feuilletent en ces temps lointains, les jeunes femmes de vingt-deux ans!

Donc, il faut que Madame de la Peltrie ne désobéisse point à son père et gagne un peu de temps. Elle n'hésite pas. Ayant consulté un religieux, elle convient avec lui d'une "pieuse fiction" nous dit l'Histoire. La voici: Un gentilhomme de Caen, très en vue, très riche, M. de Bernières-Louvigny sera prié par Madame de la Peltrie elle-même d'adresser, la concernant, une demande en mariage au Seigneur de Vaubougon. De la sorte, s'il est accepté, — et il le sera sûrement, — Madeleine de Chauvigny, protégée par des fiancailles... éternelles, pourra s'occuper paisiblement de ses préparatifs de départ pour le Canada. Et puis... ensuite?... Eh bien! l'on verrait. Qui fut dans la stupéfaction en recevant une telle communication? M. de Bernières vous le concevez. Mais, il demeura encore plus troublé que déconcerté. Que faire? Le but poursuivi par Madame de la Peltrie lui apparaît de si haute portée qu'un refus serait d'une belle étroitesse d'esprit sinon fort compréhensible. Il consent à tout le pieux M. de Bernières, Et voilà qu'à partir de ce moment les choses marchent à souhait. Le Seigneur de Vaubougon est dans le ravissement. Le consentement si tôt obtenu de sa fille l'émerveille. Madame de la Peltrie, de son côté, sous la respectueuse escorte de M. de Bernières s'occupe à Paris, dans le plus grand secret, de sa future installation au Canada. Pas un instant, je vous assure, Madeleine de Chauvigny ne doute de l'heureuse issue de son stratagème. Et elle n'a pas tort cette fine tête normande! Les événements bientôt se précipitent. Son père, très agé, tombe subitement malade et meurt après quelques jours de maladie. Ce seul événement change toute la face des choses, la voilà libre, et M. de Bernières également!...

La voilà libre, Madeleine de Chauvigny, de réaliser le rêve si longtemps nourri dans son cœur. Son départ pour le Canada est vite définitivement fixé. Elle se rend à Tours rencontrer son admirable compagne de voyage, la Mère de l'Incarnation. Quelle entrevue! Pour moi, s'exclame la Mère de l'Incarnation dès que je l'eus envisagée je me souvint de la vision que j'avais eue six années auparavant, et je reconnus en elle la compagne qui s'était jointe à moi, pour aller à ce grand pays qui m'avait été montré en rêve. Sa modestie, sa douceur, son teint m'en renouvelèrent l'idée; tous les traits de son visage me parurent être les mêmes". Intuitions prophétiques des grandes et saintes âmes! Elles nous paraissent bien mystérieuses, bien étonnantes à nous. Les chapitres du début de notre histoire sont remplis de ces phénomènes de haut psychisme. Ils y répandent de la

grâce et la lumineuse tendresse dont ils sont imprégnés.

Parties de Dieppe le 4 mai 1639, Madame de la Peltrie et ses compagnes ne parviennent à Québec que le premier jour d'août. On les accueille avec quels élans! Le gouverneur M. de Montmagny, les Pères Jésuites, tous les français accourent pour les fêter "pour recevoir, lit-on à cette page de l'Histoire, ces femmes qui viennent de sortir du vaisseau aussi fraîches, aussi vermeilles que quand elles partirent de leur maison". Après trois mois d'une orageuse traversée, le fait vaut bien la peine d'être signalé.

Trois années durant, Madame de la Peltrie ne songe qu'aux petites filles sauvages. Son cœur les chérit de quelle exubérante affection! "Elle les embrasse dès qu'elle les aperçoit" nous disent les historiens. Elle les charme du son de sa viole d'amour. Car Madame de la Peltrie et les Ursulines sont des musiciennes, les premières musiciennes de notre pays! Et comme elles savent au moyen de leurs instruments attirer à la chapelle les parents de leurs élèves!

Le 18 mai 1642, je vous le rappelais à l'instant, Madeleine de Chauvigny débarque à Montréal avec sa dame de compagnie, Charlotte Barré. Elle se tient près de Jeanne Mance, l'aimable grande dame, Jeanne Mance, qu'elle admire, qu'une tendre amitié unit à elle depuis quelques mois. L'on peut en juger par les doux reproches que lui a fait à ce sujet la Mère de l'Incarnation.

Ne devons-nous pas savoir gré à Madeleine de Chauvigny d'être venue avec cette belle spontanéité à Ville-Marie, d'avoir paré de son sourire le jour de la fondation de notre ville, d'avoir prodigué, durant ces deux premières années si pénibles, sa bonté, son amabilité discrète. Madeleine de Chauvigny accepte plusieurs fois d'être marraine des sauvages, elle se sent heureuse à Ville-Marie, et avouons-le, il faut un ordre, un ordre précis de ses directeurs pour la ramener à Québec et à ses œuvres.

Mais c'est vraiment la seule infidélité que fait à la cité de Champlain, la fondatrice des Ursulines. Nous l'y retrouvons sans cesse à partir de 1644, durant les nombreuses années qu'elle vécut encore. Madeleine de Chauvigny y devient une moniale accomplie. Que j'apprécie ce charmant détail: "L'on remarque que les observances régulières ne sont jamais mieux ni plus ponctuellement gardées que lorsque Madame de la Peltrie a soin de la cloche" Comme, en effet elle devait sonner allègrement matines, la fille du Seigneur de Vaubougon comme la voix argentine devait claironner, triomphante et joyeuse, sous la main de la grande dame normande. Elle avait si bien dirigé sa vie, dès que l'aube en avait lui! Elle avait prêté toutes les ressources matérielles dont elle disposait, et voué les trésors de son âme à la plus sainte des causes. Alleluia!

De ces trois héroïnes devant lesquelles nous nous inclinons, Marie de l'Incarnation, Jeanne Mance, Madeleine de Chauvigny, celle-ci meurt la première, en 1671. Marie de l'Incarnation la suit en 1672 et Jeanne Mance en 1673. Ces deuils successifs assombrissent la colonie de la Nouvelle-France. Ces trois femmes avaient aimé leur nouvelle patrie d'un amour si profond, si puissant, si effectif. Des flammes vives, claires et chaudes, s'étaient éteintes à jamais.

Mesdames, je me doute bien, que, comme moi, à évoquer l'une de ces vies de nos premières canadiennes, vous ne vous sentiez au cœur beaucoup d'émotion. C'est qu'elles ont été ces femmes d'incomparables modèles de patriotisme et de foi vivante. C'est qu'à leur contact,

plus ferme se fait notre conviction que le Canada, avec sa merveilleuse histoire et les figures si pures de ses héros et de ses héroïnes, peut avoir confiance en sa durable mission en Amérique.

Marie-Claire Daveluy.

Les Etoiles

Béni ciel étoilé, tu parles à mon âme,
Par tes milliers de voix chuchotant loin des bruits.
Et parfois dans mon cœur un vain désir s'enflamme
De m'envoler vers toi sur la brise des nuits.

J'écouterais pensif la grandiose game
Qui d'étoile en étoile, insondable circuit,
Promène des clartés l'harmonieuse flamme.
Pauvre muse tais-toi!... Quel rêve te séduit?

Car si t'émeut déjà le rayon d'une étoile,
Que serait-ce de voir au travers de ce voile
Briller la majesté du Créateur des Cieux?

O mon âme ce soir lève, lève les yeux!...
Ne tente point l'essor au pays des lumières
Mais adore... Là-haut scintillent des prières.

Benoist de Cistel.

Les lilas vont fleurir...

Joie est fleur fragile que le moindre souffle peut meurtrir ou dessécher. Françoise l'a compris et chaque jour d'avantage, s'affaise son âme rieuse. Il y a trois semaines que Mlle Catherine et son frère lui ont dit: "Nous irons voir votre petite sœur." Personne n'est venu et Françoise est sans nouvelles.

C'est que, probablement, Amable ne veut pas pardonner. L'autre jour, lorsque Françoise s'est rendue chez lui, il a bien voulu, pour un moment, oublier sa rancune, la simple politesse ne l'y obligeait-elle pas? Et qui sait? Pourquoi n'aurait-il pas éprouvé quelque douceur à revivre avec la jeune fille, une heure enchantée, la dernière, pareille à celle d'avant? Mais Françoise avait eu tort de croire à l'oubli total de sa faute....

Un jour, elle avait rougi de lui. Amable était pauvre et d'une fierté disproportionnée à sa situation. Ce ci n'était un mystère pour personne et en général, on le condamnait. Quelques-uns, comme l'oncle de Françoise, par exemple, trouvaient sa prétention offensante et lui faisaient une honte de vivre aux crochets de sa sœur, la courageuse et infatigable couturière. Françoise venait à peine de connaître ces propos, quand, en compagnie de son oncle et de sa grand'mère, elle rencontre Amable. Mon Dieu! Il est bien vrai qu'elle aurait préféré éviter cette rencontre, à ce moment. Indécise, ennuyée, fort peinée de ce qu'elle venait d'entendre et ne sachant trop ce qu'il convenait d'en penser, avait-elle réellement rougi? Était-il bien sûr, qu'elle avait fait mine de ne pas voir le jeune homme? Elle ne savait rien du tout et ne se rappelait ce moment que pour le haïr de toutes ses forces. Aussi, dès les premières heures du rapprochement, s'était-elle solennellement promis de provoquer une explication, à ce sujet, avec Amable. Elle se sentait prête à endoser tous les torts.

Mais devant l'attitude du jeune homme, toute de bienveillance et même de charmant abandon, elle avait fait volte-face; l'incident malheureux, déjà lointain, lui apparaissant tout à coup, de la dernière puérité.

Mais présentement, que pensait-il? Il doit être très fâché, se répondait Françoise, et comme il a raison! Il ne reviendra plus à moi. Pourtant, il m'a désirée; il a dit: "Venez!" Et quand je suis allée chez lui, il m'a bien reçue. Peut-être... Je paraissais pressée de partir et peut-être l'ai-je ainsi blessé de nouveau, inconsciemment, cette fois? Il m'a accordé un généreux pardon, mais sans le désir, c'est clair, de reprendre la quasi-intimité d'autrefois.

Tout en se déclarant ceci en toute sincérité, Françoise était demeurée mal convaincue; mais tant de jours avaient passé sans amener les visiteurs, commentaire étrange de ses pensées, quelle avait dû enfin, adhérer à ses convictions. Stoïque, elle ferma alors son esprit aux rêves, enchantement de la jeunesse, et redevint la jeune fille simple, laborieuse et un peu grave, de l'hiver précédent.

Donc, il y avait trois semaines que Françoise attendait; malgré elle, et même désabusée, elle avait compté les jours. On était au milieu de mai et il faisait presque chaud, la saison étant hâtive; aussi Françoise s'était-elle rendue sans jaquette, au mois de Marie. Elle portait aujourd'hui, sa jolie robe de lainage bleu, cadeau de son frère, que Mlle Catherine lui avait confectionnée et qu'elle appréciait entre toutes. Rien, pourtant, n'était plus simple que ce vêtement: la guimpe composée de remplis, se rattachait au collet droit qui enveloppait chastement la gorge de la jeune fille, et se paraît lui-même d'un petit rabat de mousseline brodée. Les manches bouffaient aux poignets, ainsi que l'exigeait la mode et la jupe moulait la taille.

Mais ce soir, Françoise oubliait sa jolie robe et même sa haute sagesse tombait un peu. Affamée de solitude, en rentrant du *Mois*, Elle ne fit que traverser la maison, et sortit se promener dans le jardin. Le crépuscule se prolongeait en gris-clair et l'air fraîchissait à peine. Après quelques minutes d'une marche lente le long des allées, Françoise se disposait à rentrer, quand la porte ouverte du hangar lui suggéra un caprice.

Là, un double cable, enroulé à une poutre, puis pendant, formait une balançoire grandement appréciée des enfants; une planchette, entaillée à chaque extrémité, d'une coche où s'introduisait le cable, formait le siège. Françoise s'y assit, assez inconfortablement, la balançoire étant trop basse pour servir aux grandes personnes. N'importe! Elle s'applaudit de son idée, car elle se trouvait très bien là, dans cette vieille bâtisse mi-obscur, tapissée de mystère et dont la porte béait sur le soir.

Le terrain interdit l'attirait de façon étrange, ce soir, et plus faible, elle ne se défendit pas d'y entrer. Comme elle fit bien! Quoique teinte de mélancolie, sa rêverie fut comme un doux pansement pour son cerveau enfiévré. Elle se rappelait ses rencontres avec Amable et les longues demi-journées quelle allait passer chez lui, apprenant à coudre sous la direction de Mlle Catherine, et travaillant par moments, à la confection de sa propre robe, sa chère robe bleue! Elle s'étonnait de relever maintenant, quantité de détails auxquels elle avait d'abord à peine prêté attention. Eh bien! s'il n'y avait pas entre eux, cette fâcherie d'abord, puis cette éphémère réentente, Amable lui serait resté aux trois quart inconnu. Certes elle n'avait jamais douté de sa sensibilité, mais comme c'était autre chose que de la

toucher du doigt! Qu'était devenu l'être falot, d'une réserve obstinée, l'Amable des premiers jours? Celui qu'elle avait cru découvrir, depuis, différait tellement!

Parfois, machinalement et sans quitter son siège, Françoise reculait debout, tant que le cable prêtait; puis, repliant ses jambes, tout à coup, elle se laissait aller dans le vide. L'air plus froid frôlait son front, jouait avec ses cheveux; une sorte de vertige coupait court à ses pensées. Mais bientôt, la jeune fille s'immobilisait, les pieds fermement appuyés à la terre, ses bras entourant les deux montants de cable, et les mains jointes devant elle.

Un jour elle l'avait aperçue dans le bois; cela n'était rien. Mais lui-même s'était rendu ici et c'est alors surtout, qu'elle l'avait vu autrement. Et il avait paru si heureux de l'avoir chez lui! Son souci, cette fois, n'avait pas été de l'interroger, mais c'est lui surtout qui avait parlé. — "Connaissez-vous l'histoire de votre pays, Mademoiselle? Mal n'est-ce pas? Il y en a tant d'autres dans notre cas! Eh bien, moi je passe des soirées et parfois des journées entières à l'étudier et à prendre des notes.... Elle n'avait rien répondu, consciente de son ignorance et craignant de prononcer quelque balourdise. Toujours cet odieux orgueil! Et soudain, Françoise reçut comme un coup au cœur. accueillir ainsi une confiance! Ce devait être ce silence misérable qui l'avait froissé. Et alors, il devait se sentir extrêmement mal disposé à son égard. Oh! quelle tristesse que de se juger ainsi à travers des apparences menteuses.

Fines et sereines, les étoiles pointaient dans le firmament pâle. Le soir bleussait. Les arbres se profilaient, immobiles de toutes leurs jeunes feuilles endormies. Et de tous côtés, comme venant de l'horizon arrondi, la monotone et inquiète chanson des grenouilles montait dans l'air frais. Quoiqu'elle ne songeât plus à rien de précis, Françoise rêvait toujours, bercée par le beau soir de mai. Ses mains jointes, tendues par les bras qui entouraient le cable, pâlissaient, se refroidissant de plus en plus. Alors comme prise d'une mièvre pitié pour elle-même, Françoise inclinait la tête, et sur elles, posait ses lèvres, longuement.

Comme signal de quitter sa retraite, elle attendait que quelqu'un vint fermer la porte du hangar, pour la nuit. Cependant une sorte de malaise la saisit bientôt. Grand-mère ne pouvait-elle pas s'inquiéter de cette singulière disparition de sa petite fille? Il se faisait tard. Et en même temps, il lui sembla confusément qu'elle avait entendu un appel tout-à-l'heure: — "Françoise! Françoise!"

S'imaginant bien qu'elle trouverait sa grand-mère sur le perron, en avant, en compagnie des enfants ou de quelque voisine, Françoise prit par le sentier qui conduisait de la cour au trottoir; la vue de celui-ci, immuablement désert la remplit de tant de tristesse que deux larmes brûlantes roulèrent sur ses joues.

Grand-mère reconduisait précisément ses visiteurs. — Tiens! Voilà Françoise, glapit Mariola qui se hâta d'ajouter: je t'ai appelée deux fois et j'ai regardé partout dans le jardin.

— Où donc t'étais-tu cachée, ne put se tenir de reprocher grand-mère. Tu n'as pas coutume.....

Françoise toute rougissante, déclara la vérité entière: — Je n'étais pas cachée, je... j'ai eu l'idée de me balancer dans le hangar.

Aux excuses très humbles et aux regrets sincères exprimés par la jeune fille, Mlle Catherine répondit qu'elle-même avait besoin qu'on la traitât avec indulgence, pour avoir si longtemps remis sa visite.

— Et cependant j'avais hâte de voir cette petite Mariola, fit-elle en posant sa main sur la tête bouclée de l'enfant. Mais ma mauvaise santé a encore fait des siennes.... Quant à vous Mlle Françoise, je vous pardonne. Votre mode d'expiation est tout trouvé, les lilas vont fleurir dit-elle, il y en aura un gros bouquet pour vous, à condition que vous veniez le chercher. Et vous amèneriez Mme Beaudry avec vous....

— Oh! s'exclama grand'mère avec un petit geste de prétention, si j'avais de meilleures jambes....

Elle savait bien qu'on lui disait ceci par gracieuseté, mais ces petites attentions font tant plaisir aux vieillards.

Et voici que Mlle Catherine reprenait :

— Ne parlez pas de vos infirmités quand je vous vois si fraîche. Oui fraîche, c'est le mot. Ah! comme les jeunes d'aujourd'hui ne vous valent pas. Confiez-moi donc le secret de votre santé que j'en fasse enfin mon profit....

Amable s'était tourné vers Françoise et dans l'ombre plus dense, celle-ci démêlait mal l'expression de ce visage impassible.

— La solitude dans quelque vieille bâtisse ne vous va pas pronça-t-il enfin. Je vous vois des yeux sombres....

— Ils n'ont jamais été tout à fait bleus.

— Je parle de leur expression. Et puis votre visage.... Votre bouche est sévère....

— Sévère? répète-t-elle, s'amusant du mot.

— Vous avez entendu l'invitation de ma sœur, tantôt? Qu'en pensez-vous? Est-ce que vous viendrez?

— Mais.... Je le crois bien....

Dans sa chambre, Françoise va et vient, occupée à de menus rangements pour la nuit, et si ses yeux demeurent graves, ses lèvres ne sont plus sévères: un sourire radieux, encore timide, les entr'ouvre par moments et plus les minutes passent, plus le calme se fait profond en elle. Au moment de fermer les jalousies qui amèneraient la nuit complète dans la chambre, Françoise s'attarde à contempler la campagne assoupie. L'ombre est grise. Dans le ciel plus foncé que tout à l'heure, les étoiles s'avivent, clignent, lancent des feux, tandis que la question chantante des grenouilles ne cesse pas de monter vers elles, tenace et mélancolique.. Est-il sage de questionner lorsqu'on se sent heureux? Est-il sage de s'affliger lorsqu'on ne sait pas?... Françoise regarde et écoute, délicieusement remuée; un sourire plus long passe sur ses lèvres; ses yeux aussi sourient. Et comme elle est une petite fille pratique, habituée aux résolutions nettes et précises.

— Maintenant il s'agira de veiller, se dit-elle, sous forme de grave consigne, tandis qu'elle respire un frais arôme, perceptible à ses seules narines, car les lilas peuvent fleurir d'un moment à l'autre. Oui, il fait chaud et les lilas.. Les lilas vont fleurir! *Andrée Jarret.*

La Cuisine de Marion

— Vous allez trouver ma question bizarre, disait Mme Fortenbec à l'obligeante Marion, et pourtant je vous le demande comment faites-vous le pot-au-feu?

Marion secoua la tête d'un air réfléchi :

— Je comprends ce qui vous tracasse, dit-elle; il y a en effet deux façons d'agir, et chacune a son influence sur la qualité du bœuf et du bouillon, selon que vous mettez la viande à l'eau froide ou à l'eau bouillante.

— A votre avis, que faut-il préférer?

— Et bien, je mets à l'eau froide les os et les déchets

de viande, j'écume à feu doux et je réserve le beau morceau pour le moment de pleine ébullition. Le bœuf est ainsi bien meilleur; d'autre part, comme le bouillon gagne à absorber lentement les sucs, je lui accorde tous ceux des os et des faux morceaux. J'ajoute la garniture de légumes: carottes, navets, panais, poireaux, branche de céleri, oignons, lorsque le bœuf a rendu son écume, je colore de quelques gouttes de caramel et je laisse bouillir doucement pendant 4 ou 5 heures; voilà tout mon système.

— Vous savez toujours concilier les choses au mieux, approuva Mme Fortenbec; ne pourriez-vous pas me donner une recette pour accommoder les restes du bœuf bouilli?

— Je crois vous en avoir indiqué déjà un bon nombre, répondit Marion, qui récapitula: mironton, hachis et purée de pommes au four, bœuf à l'huile, bouilli sauté aux pommes frites, tranches sur sauce tomate ou sauce piquante, que sais-je?

— C'est vrai, je me souviens de tout cela, maintenant.

— Attendez, il y a encore une variété, c'est le bouilli à la poulette. Mettez dans une casserole du beurre ou de la margarine; ajoutez la farine que vous faites cuire à blanc et mouillez avec du bouillon; assaisonnez de sel, poivre, laurier, thym; laissez cuire pendant un quart d'heure; liez avec un jaune d'œuf et parfumez de ciboules, cerfeuil et persil hachés. Ayant coupé par tranches minces le bouilli froid, chauffez-le sans bouillir dans la sauce poulette.

— Merci, merci, cria Mme Fortenbec, qui courut vers sa cuisine afin de mettre à profit la leçon de Marion.

Pour le Foyer

LA PAGE DE LA MÈRE

Alors on lui présenta de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains.—(St. Mathieu, XIX, 13.)

Mères chrétiennes qui êtes appelées à l'honneur de la maternité, vous remplissez cette admirable fonction qui consiste à développer ici-bas la suite des plans divins; vous êtes associées à l'œuvre créatrice de Dieu, il vous a conféré quelque chose de cette dignité qui est essentiellement en lui.

Dieu a placé en la femme un besoin de maternité, même chez celle qui n'est pas appelée à cette mission. D'où vient, par exemple, le dévouement de la religieuse? Dieu a mis dans le cœur des femmes des dévouements maternels pour des enfants qui ne sont pas les leurs: Dieu a soufflé dans le cœur de la femme ces dispositions à être mère selon la nature ou selon la grâce.

Mères chrétiennes, vous êtes mères à la fois selon la nature et selon la grâce. Vous devez élever vos enfants dans la connaissance de Jésus-Christ, dans son amour, dans la soumission à ses lois.

Méditez ce fait de l'Évangile, où il est raconté qu'on vint présenter à Notre-Seigneur de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains, et apprenez par là quel doit être le rôle de la maternité.

Saint Mathieu en racontant ce fait ne parle pas des mères, mais on les devine. Les apôtres avaient une sorte de jalousie de leur Maître. Il était à eux, pour eux, et souvent ils éloignaient ceux qui voulaient approcher; mais Jésus exige qu'on laisse venir à lui les petits enfants. Les mères avaient compris la tendresse qu'il de-

vait y avoir, dans le cœur du Messie, pour ces petits.

Et vous, Mères chrétiennes, offrez-vous vraiment vos enfants à Dieu?

Trop souvent, les mères se font le centre de leur existence, elles les élèvent *pour elles-mêmes* elles en tirent une sainte gloire.

Il ne faut pas être mère *pour ses enfants*. Sans doute, la mère doit ses soins, sa vigilance, sa sollicitude, sa tendresse, ses sacrifices, tout cela doit être donné à l'enfant, mais tout cela ne doit pas *s'arrêter à l'enfant*.

Vous devez être mères *pour Dieu*. Votre honneur maternel doit être tourné vers Dieu, vers Jésus-Christ, votre créateur, votre sauveur, votre Tout; il vous a donné des trésors de tendresse et de dévouement que vous devez dépenser pour lui.

Il faut donner ses enfants à Dieu d'une manière absolue, sans réserve, et pour toujours, sans doute, vous versez dans leurs âmes la lumière, vous cherchez à leur inculquer le goût de la piété, mais pensez à ce que Dieu attend d'eux et de vous. Si Dieu manifeste un jour sa volonté sur eux pour vous les retirer, êtes-vous capables de dire: je les préparerai pour vous, faites-en ce que vous voudrez.

Ils ne sont pas à vous, ce n'est pas un don, c'est un prêt? Ah! sans doute vous êtes responsables de ce prêt, et nul n'a le droit d'y toucher; cependant, ne l'oubliez pas, vous les avez présentés au Seigneur, parce que vous savez qu'ils sont à lui. Si vous désirez, Mères chrétiennes, que Jésus impose ses mains paternelles sur la tête de vos enfants, préparez-les eux-mêmes à recevoir cette faveur. Jetez un regard en arrière, pour voir comment vous avez répondu à ce dessein de Dieu sur vos enfants, sur leur éducation.

Il est des mères pour qui le devoir de l'éducation se réduit à entourer simplement les enfants de toutes les lumières utiles, en se débarrassant sur d'autres du soin de la formation morale. Vous avez le droit et le devoir de chercher des auxiliaires, mais c'est vous qui avez les grâces nécessaires, les autres ne peuvent obtenir ces grâces que dans la mesure où vous voulez bien leur déléguer votre pouvoir en leur accordant votre confiance, sans vous désintéresser jamais de l'œuvre si importante de l'éducation. En un mot, vous n'êtes pas mères uniquement parce que vous avez donné le jour à vos enfants; vous êtes surtout mères par ce que vous avez des enfants à élever *tous les jours* parler, c'est bien, mais les paroles passent; il faut à vos enfants des exemples qui empruntent une sorte de majesté à la grandeur de votre mission. Si vous voulez remplir votre rôle jusqu'au bout, quelque soit leur âge, il vous faut toujours présenter vos enfants à Jésus.

Abbé Courbe.

En lisant une vie de saint.

"L'éducation reçue au foyer domestique laisse dans l'âme une empreinte indélébile" a dit un éducateur (1) de grande expérience. L'autre jour, en relisant la vie du Curé d'Ars, ces paroles me vinrent à la mémoire, et je me dis que les saints, la grâce aidant, se préparent ordinairement dans la famille.

Jean-Marie Vianney était fils de cultivateur, et le futur curé d'Ars travailla dur sur la ferme paternelle. "Le travail des champs est essentiellement moralisateur." (2) Puis la grande paix, les oiseaux qui gazouillent dans les buissons, la rivière où se suivent tranquillement les arbres le soir, le ciel si beau, si vaste, qui s'incline là bas, bien

(1) L'abbé Guibert, *L'Éducateur apôtre*, p. 70.

(2) Mgr Dupanloup, *Œuvre aratoires L'Agriculture*.

loin, et clos les horizons clairs: tout cela, avec la prière, le travail, l'esprit de sacrifice, assainit les âmes en fleur, les illumine, les aide à connaître, à aimer le bon Dieu. C'est chez les cultivateurs surtout que l'Eglise recrute ses ministres.

J'ai parlé de l'esprit de sacrifice. Ce mot, beaucoup de gens en ont peur, de nos jours; beaucoup de pères et de mères de famille ne veulent pas qu'il en soit question dans l'éducation de leurs enfants. "Ils ont bien le temps de souffrir," disent-ils. Pourtant c'est avec raison qu'un apôtre de la jeunesse écrivit naguère: "Dès l'âge de sept ans, l'Eglise nous enrôle tous dans les rangs des pénitents." (1) Cette parole, du reste, diffère-t-elle beaucoup de ce que Notre Seigneur nous crie tous les jours et à chaque instant du jour: "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'elle prenne sa croix et me suive." (2) Notre Seigneur n'a pas attendu sa trentième année pour souffrir, et son appel s'adresse aux enfants capables de mériter et de démeriter, comme aux hommes faits. Les enfants qui, par l'incurie ou la fausse tendresse de leurs parents grandissent dans la mollesse, et s'en vont au gré de la fantaisie; les enfants qui n'ont jamais connu l'effort et la contrainte, seront bientôt, suivant toute probabilité, des êtres sans caractères, sans consistance, des propres à rien devant les hommes comme devant Dieu.

Rien ne presse, répètent certaines bonnes mamans disposées à mettre de la fermeté dans l'éducation de leurs enfants, mais qui veulent attendre... Attendre quoi? quel âge? J'ai parlé de "sept ans". C'est bien jeune sept ans! Oui, c'est jeune; et il y a une manière de reprendre, de corriger un enfant de sept ans, comme il y a une autre manière de rappeler à l'ordre un jeune homme, une jeune fille de seize ans. Et si vous prétendez que commencer à sept ans l'éducation d'un enfant c'est trop tôt, méditez cette parole d'un grand philosophe et d'un bon chrétien, Joseph de Maistre: "L'homme est fait à trois ans." Cela sans doute, peut être plus ou moins vrai, suivant la précocité de l'enfant, mais en bien des cas il suffit d'observer ou de se rappeler ses souvenirs pour admettre que Joseph de Maistre, après tout, n'était pas si loin de la vérité.

Revenons à l'esprit de sacrifice. Ça consistera surtout dans l'accomplissement du devoir par amour du bon Dieu. Il n'est pas questions ici des pénitences des pères du désert; tout doit être proportionné, comme les habits à la taille de l'enfant, à son âge, à son développement; qu'il sache de bonne heure que l'homme est simplement de passage en ce monde, qu'on ne va pas au ciel sans le sacrifice, sacrifice de la volonté, sacrifice des appétits sensuels. Ah! si toutes les mères étaient des saintes, comme les saints seraient nombreux! Si les enfants entendaient plus souvent ces paroles de la mère des Machabées au dernier de ses fils: "Mon enfant, mon enfant regarde le ciel," ou bien ces autres paroles d'Augusta au jeune Symphonien marchant au martyre: "Mon fils, mon fils, regarde le ciel," et ne perd point de vue le Dieu vivant: suspend en haut ton cœur, mon fils, et tiens le regard de ton âme sur celui qui règne dans les cieux" Et les exemples d'une sainte mère valent encore mieux que des paroles pieuses. "La vertu passe facilement des mères dans le cœur de leurs enfants, qui font volontiers ce qu'ils voient faire," disait le curé d'Ars.

Le saint Curé d'Ars eut une sainte mère, et il ne l'oublia jamais. "Toutes les fois, dit un de ses biographes, (3), qu'il voulait enseigner aux mères de sa paroisse comment

(1) Verschaffel. *Apostolat de la jeunesse*, p. 305.

(2) Matth. 16, 24.

(3) *Le bienheureux curé d'Ars*, J. Vianney, p. 4.

elles devaient élever leurs enfants, il leur proposait comme exemple l'éducation qu'il avait reçue de la sienne." Cette heureuse femme aimait à dire: "Je n'aurais pas de plus grand chagrin que de voir un de mes enfants offenser Dieu." Une fois qu'elle répétait ce mot à Jean-Marie, elle ajouta: "Mon petit Jean-Marie, mon chagrin serait plus grand encore si c'était toi."

Et la dévotion à la Ste Vierge qui aide si bien les enfants à rester purs, Mme Vianney ne l'a pas négligée. Le Curé d'Ars déclarait un jour qu'il ne se souvenait plus du temps où il avait commencé à connaître et à aimer la sainte Vierge. Je suppose, sans crainte de me tromper, que chez les Vianney les enfants n'avaient pas sous les yeux des images ou des statues scandaleuses, qu'au modeste foyer la place d'honneur était occupée par le Christ et la vierge Marie. Il est bien important d'emplir les regards limpides de l'enfant d'images saintes, de bannir loin de lui tout ce qui pourrait laisser des souvenirs provocateurs. Si les mères savaient toujours ce qu'elles font de mal à leur fils, à leur fille avec ces nudités dont elles décorent leur maison! Que dire des autres nudités à la mode?...

A l'exemple de ses parents, Jean-Marie Vianney aima les pauvres. Et souvent le père du Curé d'Ars, qui n'était pas riche, donnait sa part à ses humbles convives trop nombreux pour la marmite de la famille. L'enfant d'un tel père était bien à son aise pour prodiguer ses aumônes. Un jour, Benoit-Joseph Labre se trouva à la table des Vianney.

Jean-Marie Vianney, je l'ai dit, n'a pas grandi dans l'oisiveté. Il a remué la terre, il a semé, moissonné le maïs et le blé noir, il a taillé la vigne, coupé du bois, gardé les troupeaux. Et ce travail parfois pénibles, fatigant, il l'a fait

sous la garde de la sainte Vierge, en se rappelant Jésus de Nazareth. Qu'ils sont à plaindre les enfants, les jeunes gens élevés dans la paresse!

Jean-Marie priait le matin, priait le soir; il priait sur la route, au travail, son travail était une prière. Il priait avec ses petits camarades, puis il prêchait: "Allons, mes enfants, leur disait-il, soyez bien sages; aimez bien le bon Dieu." Chaque soir, avec sa mère et sa sœur Catherine, il lisait quelques pages de l'Évangile ou de la Vie des Saints. Si les parents chrétiens comprenaient bien leur devoir d'éducateurs, l'Évangile et la Vie des Saints seraient les livres qu'on lirait et relirait sans cesse en famille. Quel préservatif contre les mauvaises lectures! Puis bien des vocations on été décidées ou perdues par la lecture. Ignace de Loyola lisait les vies de saint François et de saint Dominique, et déposant son livre il s'écriait: "Eh quoi! si je faisais, moi aussi, ce qu'a fait saint François! Si je faisais ce qu'a fait saint Dominique!" (1) Il devint un saint.

La campagne, le travail des champs, c'est évident, favorisent particulièrement l'épanouissement des plus riches vertus; mais, qui ne le sait? la sanctification des parents de bonne volonté et de leurs enfants peut s'opérer partout. Il y a eu des saints dans tous les métiers, toutes les professions, toutes les vocations, tous les milieux. L'important est de bien comprendre le sens de la vie, les responsabilités de la paternité chrétienne, de vivre sa foi toujours et partout, d'entraîner vers Dieu, par de sages conseils et de bons exemples, ceux qui nous sont confiés. C'est une bien sublime mission que celle d'un père, d'une mère de famille, mais combien n'y pensent pas assez!

Joseph-G. Gélinas, prêtre.

(1) *Saint Ignace de Loyola*, Henri Joly, p. 11.

LE COIN DU TRAVAIL

AUX ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES.

La Fédération Nationale St-J.-B. est heureuse d'annoncer aux associations professionnelles, qu'elle met son secrétariat, chambre 3, Monument National, tous les midis, à la disposition de leurs membres, qui ne savent comment ni où passer l'heure du dîner.

Plusieurs apportent au travail leur repas, mais ne peuvent le prendre tout à leur aise.

D'autres, le dîner pris très vite au comptoir, trouvent fatigant de n'avoir pour passer le temps qu'à courir les magasins.

Le plus grand nombre trouvera bon alors de pouvoir dès le moment libre se rendre au secrétariat, pour y manger bien tranquillement le goûter apporté, ou simplement pour s'y reposer. Elles trouveront d'ailleurs à la bibliothèque tous les livres et revues qu'elles aiment.

Mademoiselle Baril, assistante-secrétaire de la Fédération, à qui est due cette généreuse idée, se propose de rendre peu à peu le secrétariat très attrayant, très invitant, afin de donner à chacune l'illusion du chez-soi.

L'Homme heureux par son métier.

M. Pierre Hamp pose cette question aux lecteurs de la "Vie ouvrière":

"Y a-t-il aujourd'hui un ouvrier heureux par son métier? Heureux du travail qu'il fait? Un homme qui pleurerait de quitter son métier? Si la nécessité, ne tenait les ouvriers à la besogne, combien y resteraient? Quel est l'homme qui, ayant de quoi suffire à sa faim et n'étant pas simplement asservi à sa fonction au point de ne pouvoir plus exister qu'en elle, voudrait continuer, pour son pur agrément, le métier qu'il fait?"

"Je l'ai déjà un peu cherché et il m'a semblé voir, à peu près dans tous les métiers, une impossibilité à son existence. Si l'on réfléchit que nul travail n'est sain s'il brise le rythme normal de la respiration humaine, comptons combien d'hommes, aujourd'hui, dans toutes les activités, halètent?"

Et M. Hamp note que, dans tous les métiers, les techniques tendent à l'abrutissement de l'homme: le bruit et la haute température, notamment, sont une cause de grande fatigue. Il conclut:

"Les hommes stupéfiés par leur métier sont innombrables. Mais reste-t-il un homme heureux par son métier?"

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de cette opinion de M. Hamp celle que l'original écrivain, Charles Péguy, exprimait récemment dans les Cahiers de la Quinzaine (L'argent), touchant l'état d'âme de l'ouvrier d'il y a quarante ans:

"Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils:

avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour son être même...

"...Tous les honneurs convergeaient en cet honneur. Une décence et une finesse de langage. Un respect du foyer. Un sens du respect, de tous les respects, de l'être même du respect. Une cérémonie pour ainsi dire constante. D'ailleurs le foyer se confondait encore très souvent avec l'atelier, et l'honneur du foyer et l'honneur de l'atelier était le même honneur...

"... Et par suite ou ensemble tous les beaux sentiments adjoints ou connexes, tous les beaux sentiments dérivés et filiaux. Un respect des vieillards; des parents, de la parenté. Un admirable respect des enfants. Naturellement un respect de la femme. (Et il faut bien le dire, puisque aujourd'hui c'est cela qui manque tant, un respect de la femme par la femme elle-même). Un respect de la famille, un respect du respect même. Un respect de l'outil, et de la main, ce suprême outil. — *Je perds ma main à travailler*, disaient les vieux. Et c'était la fin des fins...

"Un ouvrier abîmer un outil, pour eux c'eût été, dans cette guerre, le conscrit qui se coupe le pouce.

"On ne gagnait rien, on vivait de rien, on était heureux."

De l'avis de M. Ch. Péguy, c'est la bourgeoisie capitaliste, radicale et démagogue, qui a changé cela, qui a détruit le sentiment de l'honneur du métier, en traitant comme une valeur de bourse le travail de l'homme que le travailleur a fini, lui aussi, par considérer comme une valeur de bourse.

"On ne peut se représenter quelle était alors la santé de cette race, continue M. Péguy. Et surtout cette bonne humeur, générale, constante, ce climat de bonheur. Evidemment, on ne vivait point encore dans l'égalité. On n'y pensait même pas, à l'égalité, j'entends à une égalité sociale. Une inégalité commune communément acceptée, une inégalité générale, un ordre, une hiérarchie qui paraissait naturelle ne faisaient qu'étager les différents niveaux d'un même bonheur. On ne parle aujourd'hui que de l'égalité. Et nous vivons dans la plus monstrueuse inégalité économique que l'on n'ait jamais vue dans l'histoire du monde. On vivait alors. On avait des enfants. Ils n'avaient aucunement l'impression que nous avons d'être au bain. Ils n'avaient pas comme nous l'impression d'un étranglement économique, d'un collier de fer qui tient à la gorge et qui sert tous les jours d'un cran. Ils n'avaient point inventé cet admirable mécanisme de la grève moderne à jet continu, qui fait toujours monter les salaires d'un tiers et le prix de la vie d'une bonne moitié, et la misère de la différence."

En écrivant ces lignes, M. Péguy ne répondait à personne. Simplement, il marquait la distance morale qui lui apparaissait entre le travailleur d'aujourd'hui et celui d'hier; mais le tableau qu'il trace contient plus d'un trait intéressant à retour pour la solution du problème posé par M. Hamp. Les deux écrivains semblent d'ailleurs reconnaître comme établi que l'ouvrier d'aujourd'hui n'est pas heureux de son métier. L'un dit: c'est le rythme du métier qui affole l'ouvrier. L'autre s'en prend à l'effet démoralisant des prédications égalitaires. Est-ce tout ce qu'on peut répondre sur la question? Cela mérite qu'on y revienne bientôt avec des témoignages de travailleurs authentiques.

Le Social.

LES CERCLES D'ÉTUDES

La Fédération des Cercles d'Études des Canadiennes françaises avait sa *Journée d'Étude* annuelle le samedi, 24 avril.

Cette réunion sympathique, d'un très grand nombre des membres de cercles eut lieu comme d'habitude dans la vaste et belle salle des conférences de l'École d'Enseignement supérieur, chez nos bonnes Mères de la Congrégation de Notre-Dame.

Sa Grandeur Mgr Gauthier, directeur de la Fédération, avait bien voulu accepter de présider la Journée d'Étude et d'assister à la séance ouverte, que le R. P. Trudeau, o.p., et M. le professeur Flahaut honorèrent également de leur présence.

Les officiers du Comité de la "Journée" furent les suivantes. Présidente: la Révérende Mère Sainte-Anne-Marie directrice générale des études à la Congrégation de Notre-Dame, E. Faille, du Cercle Jeanne Mance, A. Foucrault, du Cercle de l'E. E. S., S. Girard, du Cercle de l'Enfant-Jésus.

Le matin à neuf heures et demie, se tenait l'Assemblée du Conseil Fédéral pour laquelle furent élues présidente et secrétaire, Mlles M.-J. Gérin-Lajoie et G. Le Moyne. A cette séance eurent lieu les élections des six membres du Comité Central qui donnèrent pour résultats: présidente Mlle Gérin-Lajoie, vice-présidente Mlle Irène Lesage, membres: Mlles G. LeMoyne, E. Faille, R. Lantôt, T. Ferron.

Les intérêts généraux des cercles furent discutés à cette assemblée; des résolutions furent prises, parmi lesquelles, l'affiliation de la Fédération des Cercles d'Étude des Canadiennes-françaises à la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, et la consécration des cercles au Sacré-Cœur de Jésus. Cette consécration se fit après la Journée d'Étude.

Le matin encore furent lus les rapports des neuf cercles affiliés, qui sont: les Cercles d'Études *Notre-Dame*, *Jeanne Mance*, *Marguerite Bourgeoys*, des *Ouvrages économiques de la Fédération Nationale S.-J.-B.*, de l'*Enfant-Jésus*, *Les Amies*, des *Institutrices*, *Notre-Dame du Cap*, *Notre-Dame* section des élèves de l'École d'E. S.

A la séance ouverte de l'après-midi, Mlle Hélène de Passillé, élève de l'École, prononça l'allocution de bienvenue; la secrétaire du Comité Central en fit le rapport; puis un compte-rendu de l'enquête entreprise par la F. C. E. C. F., sur l'enseignement secondaire fut donné par Mlle Irène Lesage. Il donna lieu à une discussion des plus intéressantes.

Sa Grandeur Mgr Gauthier, recteur de l'Université de Montréal, clôtura la Journée d'Étude, par un discours vibrant, empreint du plus pur esprit notional.

Nous commençons dès aujourd'hui, la publication des rapports et travaux présentés à ces séances.

Rapport du Comité Central.

Nous prions les personnes qui nous font l'honneur d'assister chaque année à notre Journée d'Étude de bien vouloir nous permettre de donner à celles qui viennent ici pour la première fois et que nous accueillons de tout cœur, quelques mots d'explication sur le caractère des Cercles d'Études féminins canadiens-français et de leur fédération.

Il est difficile de donner de ces cercles d'études, une définition qui convienne à tous, mais nous pouvons dire il me semble, qu'ils ont été fondés en général pour

répondre à un vif désir de poursuivre dans l'union un idéal commun, ou de se soustraire, par l'union, à un mal commun.

Des fins spéciales à chacun, telles qu'elles furent exposées par les cercles à diverses journées d'étude, se dégagent en effet la préoccupation d'acquérir une formation sérieuse en vue d'un apostolat à exercer dans le monde, ou de se mettre en état par l'étude et par l'union, de promouvoir et de sauvegarder des intérêts professionnels, nationaux ou religieux.

La plupart furent fondés indépendamment les uns des autres, quelques-uns existant depuis une dizaine d'années.

Le Cercle d'Etude Notre-Dame eut l'idée, il y a cinq ans, de les réunir par une "Journée d'Etude," qui avait lieu le 27 mai 1915.

Ce jour là dix cercles fraternisèrent à l'Ecole d'Enseignement Supérieur. Des représentantes de chacun d'eux y vinrent, même de Québec et du Manitoba.

Au printemps suivant, 23 mai 1916, une seconde Journée d'étude était organisée à laquelle fut exposé et adopté un projet de fédération des cercles d'études des canadiennes françaises, telle qu'elle existe aujourd'hui.

Depuis le début de ces journées d'études dix-neuf cercles ont figurés à leurs programmes.

De ces dix-neuf cercles, cinq n'ont pas jugé à propos de faire partie de la fédération, cinq autres, après s'être affiliés, se sont retirés dans des circonstances où pour des raisons diverses, neuf cercles enfin, dont vous voyez les noms au programme, composent présentement la fédération des cercles d'étude. Il est intéressant de remarquer que quatre de ces derniers, les cercles Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, de l'Enfant-Jésus, et Notre-Dame, ont pris part à toutes les Journées d'Etude depuis 1915.

La Fédération des Cercles d'Etudes des canadiennes-françaises, disent ses statuts, a pour but: 1° De faciliter le développement des cercles d'étude féminins. 2° D'aider à leur bonne orientation. 3° D'étendre leur influence.

Cette triple fin est atteinte par des moyens divers dont le principal est la formation d'un "Conseil Fédéral" et d'un "Comité Central."

Le Conseil fédéral est constitué de deux déléguées de chaque cercles, se réunissant une fois l'an, pour étudier en commun les intérêts généraux des cercles. Le Conseil fédéral est dissout après chaque séance, mais il délègue certains pouvoirs et il charge de l'exécution de toutes ses décisions, six membres des cercles élus au vote secret, qui forment le Comité central.

Tous deux, le Conseil fédéral et le Conseil central doivent faire rapport à la Journée d'Etude.

Le Conseil fédéral s'étant acquitté de ce devoir ce matin, il ne me reste plus qu'à vous présenter le compte-rendu de tout ce qu'a fait le Comité central depuis le 10 mai 1919, date de la dernière Journée d'étude.

Dès sa première réunion en 1916, le Conseil fédéral déterminait au Comité central comme champ d'action: de faire de la propagande en faveur de l'expansion des cercles d'études et du recrutement de leurs membres; de venir en aide aux cercles dans la composition de leurs programmes d'études; de faire et de solliciter des biographies, lesquelles constituées en système de fiches faciles à consulter, peuvent être d'une grande utilité pour les travaux des cercles; de promouvoir certaines œuvres, en particulier les retraites fermées, et d'établir une entraide permettant aux cercles de se prêter une aide efficace dans l'exercice de leurs œuvres.

Tout ce travail fut alors réparti entre quatre sections dites de la propagande, des programmes d'études, des bibliographies et des œuvres.

Toute initiative, quant à la façon de procéder fut laissée au Comité central, qui décida de le faire sous une double forme: par son propre travail, puis, par la coopération des cercles d'études, auxquels une invitation spéciale fut faite à ce sujet.

Le compte-rendu de cette coopération des cercles, au travail des quatre sections du Comité central, se retrouvent dans les rapports qui furent lus ce matin.

L'action propre du Comité central, assez étendue par les années passées, se résume hélas! cette année à peu de chose.

I Dans la section de la propagande, le Comité a publié dans la Bonne Parole, quatre articles de propagande, puis tous les rapports et travaux présentés à la dernière Journée d'Etude.

II Dans la section des programmes d'études, aucun travail n'a été fait, aucune demande de programme n'a été adressée de la part des cercles.

III La section des bibliographies est dans le même cas.

IV Dans la section des œuvres, une petite enquête a été faite par le Comité auprès des jeunes filles de cercles, sur les loisirs dont elles peuvent disposer pour s'occuper d'œuvres, et sur la nature de celles qu'elles font.

Le résultat en fut donné ce matin.

Nous le voyons, ce rapport des sections n'est pas brillant.

Nous en avons recherché les causes, et nous avons découvert que ce peu d'activité est dû en partie aux déjà trop nombreuses occupations des membres du Comité central dont le temps est pris dans une large mesure par des devoirs professionnels et domestiques, par l'exercice de plusieurs autres œuvres.

Une autre cause de cette inaction, est peut-être celle du manque de coopération de la part des cercles même? Il ne faut pas oublier que si le Comité central est institué pour "promouvoir les intérêts des cercles et leur rendre services," il s'alimente lui-même aux forces vives des cercles, et leur réclame dans sa propre faiblesse leur appui et leur aide.

Quoi qu'il en soit, le Comité central qui se rend compte du peu qu'il a fait et qui a bonne volonté, voulut que les cercles fissent son procès, et dans ce but leur furent posées les trois questions suivantes: a) Qu'attendez-vous du Comité central. b) Qu'est-ce que vous lui reprochez? c) Quelle utilité en avez vous retirée.

Le dépouillement des réponses fut fait ce matin. Je les résume: a) On attend du Comité central qu'il soit un lien entre les cercles; que lui-même ait des rapports avec les cercles afin de leur être un stimulant. Qu'il donne des indications précises pour l'établissement et le bon fonctionnement des œuvres; indications aussi sur les programmes d'étude avec plan de travaux et bibliographies. Qu'il fasse bénéficier les autres cercles des travaux faits par ces membres, b) L'utilité qu'on lui attribue est celle de l'organisation de la Journée d'Etude, la publication de plans de travaux et de bibliographies dans la Bonne Parole. On lui sait gré encore de sa bonne volonté à s'occuper des intérêts des cercles d'études. c) Ce qu'on lui reproche? De ne pas assez diriger les études des cercles; de mettre au programme des sujets qui ne sont pas d'un intérêt suffisamment général pour les cercles. On lui reproche de ne pas visiter

les cercles et de ne pas créer entre eux de liens qui leur ferait se mieux connaître. On lui reproche enfin de ne pas avoir rempli suffisamment la tâche qui lui fut assignée dans les quatre sections de la propagande et des œuvres.

Ces reproches, aimablement faits d'ailleurs ne peuvent qu'encourager le Comité central à chercher les moyens propres à activer, à perfectionner son action, et à lui donner un caractère plus général et plus pratique.

En toute justice pour lui cependant, nous devons ajouter qu'il a procédé avec grand soin à l'organisation de cette Journée d'Etude, y compris la composition du programme et les deux enquêtes qui y figurent.

Par les soins encore du Comité central, qui veille comme une bonne maman, au bien-être matériel de la Fédération, un thé-concert fut organisé à son profit en janvier dernier, les contributions annuelles du cercles ne suffisant pas à couvrir les frais de la Journée d'Etude et de la correspondance ordinaire.

Le comité central voulut enfin que la Fédération des Cercles coopérât à la grande œuvre de reconstruction de l'Université de Montréal. Comme il était tard, pres-

que tous les membres des cercles avaient fait leur don. Un chèque de soixante-et-quinze dollars pût être envoyé tout de même au comité de souscription de l'Université.

Puisse le Comité central avoir aussi contribué en maintes occasions et de façons diverses, à créer entre les cercles des liens solides d'amitié et d'intérêt-général.

Il ne me reste plus que l'agréable devoir de remercier pour tout ce que leur doit la Fédération des Cercles d'Etude des Canadiennes françaises, les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame.

Elles jouent admirablement auprès de nous, dans notre modeste essai d'apostolat, un rôle tout de grandeur et de délicatesse, bien selon l'esprit et le cœur de leur vénérable fondatrice.

Georgette Le Moyne.

Pour les bébés. — Le bureau d'hygiène de Montréal, annonce que cinq ou six cliniques pour les mères seront organisées cet été. Il fait aussi remarqué que onze cliniques pour bébés ont été ouvertes durant l'année.



Nous traitons le cuir chevelu et la figure par le procédé le plus moderne le Générateur à Rayon violet de Branston.

Nous nous occupons spécialement de la fabrication des perruques, transformations, toupets, tresses et postiches en tous genres.

Satisfaction garantie

Mme ASSELIN

175 ouest, Av. Laurier, angle Mance
Tél.: St-Louis 4085

POULIN & CIE

VOLAILLES, GIBIERS, ŒUFS.

39, marché Bonsecours. — Tél. Main 7107



HARNAIS, VALISES,
SACS DE VOYAGE, SELLES.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Bloc Balmoral, N.-Dame ouest

HENRI ST-PIERRE

BOUCHER

Beuf, veau, lard, saucisses, jambon, conserves, volailles et légumes, beurre et œufs.
Tel. St-Louis 7993. 93 Ave. Laurier Est.

Rod. Carrière, Henri Senécal

Opticiens et Optométristes

207 Est, Rue STE-CATHERINE

Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet
MONTREAL



Assortiment complet de lorgnons lunettes, yeux artificiels, lunettes marine et d'opéra. Aussi un grand choix de Thermomètres, Baromètres de toutes sortes, Hygromètres et Boussoles.

Salons privés pour l'ajustement
des yeux artificiels.

CONSULTATIONS: A l'Hôtel-Dieu, par Rod. Carrière de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi. Aux salons d'Optique, de 9 a.m. à 8 p.m., par Rod. Carrière de 1 p.m. à 5 p.m. Tél. Bell Est 2257.

Rendez-vous pris par téléphone

Nous Brodons, Nous Etampons,
Nous Perlons
Demandez toujours le meilleur coton
Français: M. F. A.

Raoul Vennat

642, S.-Denis. — Tél. Bell Est 3065
Nous vendons toute la Musique
Française

C.-J. GRENIER & Cie

Fabricants et Importateurs de Corsets. — Grand choix de gants pour dames.
401-403 est. STE-CATHERINE MONTREAL

TEL. UP 2187. TEL. Rés.: Up 1329

JOSEPH SAWYER

ARCHITECTE, MESUREUR et EVALUATEUR.
407, rue GUY, Montréal.

Edmond Archambeault

PIANOS et PHONOGRAPHES
Musiques religieuse et musique profane
Tél Est 1842. 312, Ste-Catherine est

La Banque Provinciale DU CANADA

Siège social, 7 et 9, Place d'Armes, MONTRÉAL

Capital autorisé \$5,000,000,00
Capital payé et surplus \$3,000,000,00
Actif total: au-delà de \$31,690,000,00

La seule Banque en Canada ayant un Bureau de Contrôle pour son département d'Épargne.

L'Honorable Sir Hormisdas Lsporte, C. P., président de la banque.

Sir Alexandre Lacoste, président du bureau de contrôle.

Monsieur Tancrède Bienvenu, vice-président et directeur général.

Succursales à Montréal.

392 est, rue S.-Catherine, près S.-Hubert.
1022 — — — angle Dorion.
550 — — — à Maisonneuve.
848 ouest, rue Notre-Dame, angle Richmond.
1333 — — — — Vinet.
— — — — S.-Henri.
346, rue Beaubien, angle S.-Valier.
742 est, rue Ontario, — Panet.
408 est, rue Rachel, — S.-Hubert.
103, rue Roy, (S.-Louis-de-France).
493, rue Bélanger, (S.-Arsène).
Boulevard Gouin, quartier AHUNTSIC.

HENRY BIRKS & SON Ltd.

PHILIPS SQUARE

Fabrication, réparation d'articles d'églises.
Insignes de société, Croix, etc.

Une spécialité de dorure et placage.
Commandes respectueusement sollicitées.

L.-G. St-Jean Cie Limitée MEUBLES

20 ouest, Notre-Dame MONTREAL.
Téléphone Main 1756

A LOUER

HECTOR - L. DERY

17 est, Notre-Dame MONTREAL

Graines de semences.

—: CATALOGUE GRATIS —:



NOUVEAUX COSTUMES

POUR DAMES

Démonstration des plus charmantes des modes et de la qualité "Fairweather".

FAIRWEATHERS LIMITED

rue STE-CATHERINE, près Peel
Toronto MONTREAL Winnipeg

Maison FILIATRAULT

Nouveautés,
Tapis, Prélarts, Jouets, Poupées.
429-433, BOUL. S.-LAURENT, Montréal, P.Q.

VOUS trouverez tout ce qu'il vous faut chez

ALMY'S
LE PLUS GRAND MAGASIN DE MONTREAL

J.-A. TEASDALE & CIE

Lits de plume, matelats neufs et réparés
DÉSINFECTION de la PLUME par la VAPEUR
après les maladies contagieuses
157, VISITATION, Montréal — Tél. Est 1916

Faites vos achats à nos magasins et épargnez de l'argent.

Dupuis Frères

"Le Magasin du Peuple".

Rue S.-CATHERINE, angle S.-ANDRE

MADAME CABANA

Assortiment de plumes de toutes sortes.
PLUMES TEINTES, NETTOYÉES, ET FRISÉES
683 ouest, NOTRE-DAME, T. 4257.

LAIT CLARIFIÉ ET
PASTEURISÉ

CREME, BEURRE

OEUFS

CRÈME A LA GLACE

J.-J. JOUBERT

LIMITÉE

975, rue SAINT-ANDRÉ

VIVE LA CANADIENNE

Parmi les qualités qui ont distingué nos mères canadiennes nous devons remarquer, entre autres, celle d'avoir été économes et leur en rendre hommage.

JEUNES FILLES, JEUNES MERES

Tenez à l'honneur de continuer ce bel exemple.

Pour pratiquer l'ECONOMIE il n'y a pas de moyen plus efficace que d'ouvrir un compte à

LA BANQUE D'EPARGNE

De la Cité et du District de Montréal.

Nous vous réservons toujours le meilleur accueil quelques petites que soient les économies que vous voudrez bien nous confier.

Nous vous donnons la sécurité la plus certaine.

Bureau Principal et seize succursales à Montréal. *Le gérant général, A.-P. Lespérance.*



HUDON HÉBERT & CIE Ltée

Importation en gros
Alimentation, vins, liqueurs
18, rue DeBresoles MONTREAL
CANADA

1^{re} Société coopérative de frais funéraires

242 est, rue Ste-Catherine — Téléphone Est 1235 — MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 août 1895

ASSURANCE FUNÉRAIRE

Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 décembre 1916.

Système de Polices Acquittées ou Système de Polices à Vie entière.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPÔT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

MAPPIN & WEBB LIMITED

BIJOUTIERS ET ORFEVRES
353, O. Ste-CATHERINE, Montréal
Catalogue en français sur demande.

LAVIGNE Window Shade Co.

Fabricant de Stores, persiennes vénétiennes, Persiennes Rustiques, Draperies, Garde chaleur, Moustiquaires. 219, rue BLEURY

Tél. Bell, Est 6400.

J.-B. BAILLARGEON

(Camionnages)
La plus grande organisation de transport
329 est, rue ONTARIO — — — Montréal.

SALON DENTAIRE MODERNE

Dr GASTON GUILLEMETTE

187 St-Denis, angle Ste-Catherine,
Ouvert tous les soirs. Tél. Est 7403
Examens gratuits. Travaux garantis.

The Queen's Jubilee Laundry

CREVIER & FRERES, Props.
53-55-57-59 ouest, Av LAURIER angle St-Ubain
TELEPHONE EST 2220

Tout ouvrage garni en fourrure une spécialité.

J.-E. PETITCLERC

Marchand-tailleur

POUR DAMES ET MESSIEURS

286. SAINT-DENIS

Edifice du Théâtre St-Denis

EST 3595

G.-J. PAPILLON

Manufacturier de fourrures

Notre assortiment est le plus complet que vous puissiez trouver. 181 OUEST, AV LAURIER
Télé. St-Louis 104. Près avenue du Parc

P. LAFRANCE & CIE Limitée

184, rue S.-DENIS

En face de l'université Laval

Manufacturiers et Importateurs de haute nouveauté en manteaux, costumes, robes de toilettes, blouses, etc., d'une élégance et d'un chic incontestable.

A. DIONNE, FILS & CIE

Importateurs, Epicerie de Choix
Vins et bières — Tél. Up. 2300
581 ouest, rue STE-CATHERINE